

CEUX QUI REVIENNENT

Fiction & Cie



Maryline Desbiolles

CEUX
QUI REVIENNENT

Seuil

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

ISBN : 978-2-02-112567-2

© Éditions du Seuil, janvier 2014

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com
www.fictionetcie.com

Ce n'est pas un bon début. Rien de plus ennuyeux que le récit d'un rêve, rien de plus à côté de la plaque, quand il y a la crise, les indignés, les guerres, les révolutions, toi, tu prétends entamer un livre en racontant le rêve de la nuit, et tu t'obstines, tu franchis le pas. Après tout, ça ne t'engage pas, tu pourras tout déchirer, tout effacer, et tu as grande envie d'écrire ce rêve, une envie impérieuse comme qui dirait. Il me semble que c'est la première fois que je rêve l'écriture d'un livre. J'écris le début d'un livre et j'éprouve le bonheur, la joie d'avoir écrit un début à la hauteur, un début sans bavure, un début qui tourne, d'autant que sa construction est circulaire. Au centre, le corps de mon père, sur son lit, la nuit de sa mort, et à la périphérie, c'est moins clair, une histoire de dent malade dans ma bouche, les deux marchant, tournant ensemble, le corps à enfouir et la dent à extraire, mais pour l'heure la dent malade cachée dans la bouche et le corps exposé, comme jamais. Je rêve que j'écris et que j'ai déjà écrit, je

rêve en même temps le processus et l'accomplissement de ce début qui roule comme il faut, corps enchâssé dans l'histoire de la dent. Alors pourquoi ne pas l'écrire ce début accompli, pourquoi ne pas le mettre en œuvre pour de bon plutôt que de t'embarquer dans le rêve du début accompli, ce truc compliqué, alambiqué, ce début boiteux ? Qu'est-ce que tu cherches ? Tu te les cherches, sous-entendu : les ennuis, comme qui dirait.

Ce n'est pas un bon début. Ce n'est surtout pas le bon début du roman auquel je pensais jusque-là, jusqu'à hier pour être exacte, avant la nuit dernière. Un roman qui serait, qui aurait été la biographie d'un inconnu, c'est ainsi que j'appelais le livre, la biographie d'un inconnu, pour moi et deux ou trois autres (plutôt deux) que ce projet semblait intéresser. Une bonne idée ? Une idée. Mais est-ce qu'on fait un livre avec une idée ? La première difficulté était de tomber sur l'inconnu. En vérité j'avais déjà fait une tentative il y a deux ou trois ans (plutôt trois). J'avais jeté les dés pour tirer au sort le numéro de la page et de la ligne dans l'annuaire des Alpes-Maritimes. L'ennui était que le champ de l'inconnu fût réduit à un territoire, à ceux qui y possèdent un téléphone et ne sont pas sur liste rouge. Et l'inconnu enfermé dans de telles limites, là aussi ça commençait mal. À la page et à la ligne désignées par les dés, je soulignai le nom d'une femme (j'aurais préféré un homme, mais il n'était pas question de tricher) qui habitait sur le port de Nice. Je lui écrivis une

lettre à laquelle elle ne répondit jamais. Il ne lui apparut manifestement pas qu'elle était l'heureuse élue, elle pensa sans doute que cette lettre était l'œuvre d'une cinglée ou qu'elle cachait un démarchage pour la vente de Dieu sait quel produit, Dieu sait quel rossignol, ou pis encore qu'elle avait été écrite par des voyous qui projetaient de s'introduire ainsi chez elle et de la dévaliser. J'imaginai aussi qu'elle avait déménagé sans laisser d'adresse, qu'elle était morte, trop vieille, qu'elle détestait les livres, qu'elle ne regardait plus que la télévision pour laquelle elle aurait accepté, et avec joie, de participer à n'importe quelle émission, fût-ce ou plutôt a fortiori de déshabillage. Mais je n'y crois pas autant que je voudrais. Elle n'avait peut-être tout simplement pas répondu à ma lettre par ennui. J'écrivis d'autres livres, mais je pensais toujours à la biographie d'un inconnu. Je demandai récemment à mon éditeur s'il voulait bien écrire lui-même la lettre, une lettre plus officielle, et de ce fait, pensais-je, plus convaincante, à l'inconnu qui aurait été désigné. Il voulait bien. Mais la désignation de l'inconnu restait toujours problématique. Je ne m'en sortais pas. Je crus à une embellie quand à l'inconnu se substitua le premier venu. Oubliés, le tirage au sort, le dispositif du tirage au sort et la lettre, il suffisait de s'adresser de vive voix au premier venu. Mon ami Pierre eut l'idée de la plage. Disons la plage des Ponchettes à Nice, celle qui me vint d'abord à l'esprit, où nous serions allés, Pierre et moi (la présence

de Pierre m'aurait empêchée non pas de tricher, je n'en avais aucune intention, mais de ruser, il aurait été le témoin de la rencontre, et de plus, c'est lui qui aurait accosté pour moi le premier venu et lui aurait mis le marché en main), nous serions allés à la plage, un matin tôt, un jour de beau temps, disons un samedi afin qu'un travailleur aussi puisse se présenter à notre rendez-vous, pas seulement un retraité, un touriste, un chômeur ou un sans-abri (j'écartai le dimanche, jour décidément trop vacant), un matin tôt quand la plage est encore déserte, lavée par la nuit, intacte à nouveau, et dans l'attente du premier venu.

La plage

Former une image aussi parfaite, la plage inentamée, toujours inentamée malgré ses fréquentations nombreuses, incessantes, la plage accueillante, toujours accueillante, offerte, indifférente, indifférente et offerte, former un tel écrin au premier venu, une telle conquête m'interdisait de la remplir, de la combler, et somme toute de transformer en cadre le suspens de la plage et en sujet le premier venu.

La nuit d'après, la nuit d'après le rêve du bon début, je rêvai que j'étais sur la plage, que je voyais la mer en contre-plongée et que celle-ci déferlait comme jamais, d'une façon si harmonieuse (on le savait au bruit, au bruit extraordinairement doux des galets roulés par la mer) que les poissons eux-mêmes en étaient extasiés. Au premier plan, un gros poisson ne bougeait pas, il semblait ballotté par les vagues, on aurait pu le caresser, à moins qu'il ne fût mort.

Je renonçai à la biographie d'un inconnu.

Renoncer, est-ce un bon début ?

Sur la tombe à côté de celle de mon père, il n'y a pas de nom, juste un pot de fleurs artificielles et deux plaques de granit, l'une portant la photo du mort, un homme joufflu, au double menton, pas très âgé, une cinquantaine d'années, l'inscription *À mon frère* et la gravure dorée d'un footballeur, l'autre portant les inscriptions *À mon beau-frère, À mon oncle* (et je ne peux m'empêcher d'imaginer qu'elle a été commandée par la belle-sœur et sa fille), l'autre donc, ornée de notes de musique (argentée quant à elle, il me semble, il faudra que je vérifie), le tout, pot et plaques, posé à même le béton que ne recouvre pas encore la dalle funéraire (on m'a précisé, la dame du service communal des pompes funèbres, que lors de cette opération, la pose de la dalle, il faudrait veiller à ne pas boucher le trou en forme de sifflet, sur le coin, à droite, qui permet l'évacuation des gaz), à même le béton pas encore personnalisé, pas encore habillé, pas encore masqué, exhibant la tombe comme le simple parallépipède qu'elle est (de « deux mètres superficiels » est-il écrit dans l'acte de concession, « superficiels » signifiant peut-être qu'ils sont hors de terre), et dans lequel on glisse le cercueil, par-devant, qu'on referme sitôt après, deux employés municipaux, discrets, plâtrant vite fait l'ouverture (béante de l'autre côté de la tombe de mon père, à droite, où le caveau n'est pas encore occupé), comme la famille et le curé

commencent de s'éloigner, que je jette un regard par-dessus mon épaule vers les deux employés municipaux à genoux devant le caveau,

discrets, graves, les deux employés municipaux qui ont fermé et fermeront nombre des caveaux de ce cimetière récent, composé de six ou sept terrasses, dans ce pays où fut pratiquée la culture en terrasses, on dit aussi en « planches », retenues par des murets de pierres sèches qui, même à moitié éboulés, ordonnent encore les collines, et dans ce bout du village où on ne pourrait certes pas mettre les morts en terre, tant il y a peu de terre, juste cette marne grise, friable, aride, et la roche qui partout affleure, discrets, graves, le geste sûr et vif des deux employés municipaux à genoux devant l'un des caveaux, tous identiques, du petit cimetière, du nouveau cimetière entre les pins dont les deux terrasses du haut sont entièrement occupées tandis que celles du bas attendent encore leurs morts, les couvertures de chaque tombe formant une plage de béton uniforme.

Est-il mort d'une crise cardiaque en jouant au foot (car il semble être mort assez jeune si on en croit la photo, en admettant que celle-ci soit récente, on peut raisonnablement le penser tant l'usage est de placer sur la tombe une des ultimes photos du défunt, comme s'il fallait le représenter tel que la mort l'a surpris et non pas dans son bel âge)? Jouait-il d'un instrument (le verbe « jouer » unissant ses talents)? Ce à quoi étaient plus

sensibles, à n'en pas douter, sa belle-sœur et l'enfant, une fille décidément, j'en jurerais, le garçon se serait associé à son père pour honorer la mémoire de son oncle en footballeur, la balle au pied, comme le montre (en bien plus svelte cependant) la gravure dorée de la plaque funéraire. Était-il musicien de profession ? Animait-il les bals de l'arrière-pays, les fêtes privées, mariages ou anniversaires, se produisait-il le samedi soir dans des restaurants ? Ce qui aurait pu le pousser à boire et à manger plus que de raison, l'empâtement de son visage ne démentait pas l'hypothèse, ce qui aurait pu le pousser à mener une vie de bâton de chaise, sans lien sérieux, comme on dit, sérieusement sans lien, ni épouse, ni compagne, ni descendance, il réservait son regard amusé et mélancolique à sa nièce. Est-il mort en jouant au foot le désormais voisin qui ne fut pourtant pas dérangé lorsque le marbrier et ses ouvriers entreprirent de poser le marbre blanc de Carrare sur la tombe de mon père, et bien que l'affaire nécessitât l'utilisation bruyante d'un camion-grue, de rouleaux, d'un Tirfort et d'une chèvre au-dessus du caveau à recouvrir ? Il ne fut pas plus dérangé lorsque les ouvriers poussèrent sur sa tombe toutes les fleurs qui ornaient le caveau de mon père, fleurs qui débordèrent sur celui serti de frais la veille ou l'avant-veille, à la gauche du footballeur. Si bien que le soir, une fois la dalle posée, les ouvriers ne savaient plus comment distribuer sur les trois tombes ce qu'ils

avaient mélangé, et dans un élan de générosité envers le client au marbre de Carrare, déshabillant à la lettre Pierre (mon père s'appelait Pierre, trois fois ce prénom en quelques pages, mais je laisse en suspens cette occurrence, bizarrement soulagée de ne pas chercher pour une fois le joint : nouveau renoncement ? reniement ? comme saint Pierre bien entendu ?), déshabillant donc à la lettre Pierre pour habiller Paul, lui collèrent tout sur le dos, fleurs et plaques, *À mon frère, À mon beau-frère, À mon oncle*, ce qui aurait pu marcher tout aussi bien en effet, mon père ayant été frère, beau-frère et oncle. S'ils avaient été aussi négligents, c'est qu'aucune de ces trois tombes ne portait encore de nom, et qu'est-ce qu'une tombe ? rien d'autre qu'un hommage au nom que porta, épousa, transmet le corps disparaissant là-dessous, sombrant dans l'inconnu, je préférerais ne pas y penser lorsque juchée sur les tombes où j'avais dû grimper, je tentai de mettre de l'ordre, finissant par avoir un doute, me demandant si nous ne nous étions pas trompés, si nous n'avions pas recouvert de marbre blanc la tombe d'un autre, si je n'étais pas née de père inconnu, si ce qui m'avait été transmis de plus précieux n'était pas cette méconnaissance, m'appliquant à replacer correctement les plaques funéraires sur la tombe du footballeur, encore que tout me paraissait sujet à caution, et, pour les fleurs, décidant de les répartir également sur les trois tombes, dépouillant mon père si abondamment fleuri au profit des deux autres, surtout

du nouveau venu qui n'avait rien, et éprouvant une sorte de satisfaction à cet exercice dérisoire de la justice, à ce partage pour rien.

Les transports

Lorsque j'eus terminé de répartir les fleurs sur les tombes, je m'avisai que le marbrier avait signé son ouvrage sur le soubassement muni d'un prie-Dieu, et qu'il avait gravé sous son nom, pas moins doré, son numéro de téléphone, ce qui donne un aperçu de l'idée qu'on se fait désormais du perpétuel, puisque la concession était dite perpétuelle, et de la noblesse des matériaux, le marbre pouvant à l'occasion servir de support publicitaire comme le papier des calendriers ou le plastique des bouteilles, absence de discernement qui ne rend pas, loin s'en faut, les conditions d'inhumation et autres, plus égalitaires, est-il besoin de le préciser. Je m'avisai aussi qu'une autre tombe, un peu plus loin, sur la même terrasse, venait d'être recouverte de plantes, gerbes, rubans, marques d'affection et d'amitié, de regrets d'un certain Steeve, certainement plus jeune encore que le footballeur, comme l'usage de ce prénom, Steeve, n'est pas très ancien, et surtout comme sa qualité de fils est celle qui est mise en

avant, les gerbes des parents barrées d'un ruban mauve, *À notre fils*, masquant à demi le scellement du caveau. Mais j'eus beau interroger des gens du quartier, personne ne savait qui était ce Steeve, encore bien moins comment il avait été fauché. C'est étrange, toute cette douleur, tout cet émoi, méconnus, mais le quartier est à la fois petit et étendu, habité de figures locales, dont certaines natives de l'endroit, et de nouveaux venus qui ne restent pas toujours longtemps.

On dit aussi du cimetière qu'il est nouveau bien qu'il fût construit en 1983 et voulu par Gabriel Benevento dit Gaby, adjoint spécial du quartier qu'il administrait en véritable maire, pas petit maire, encore moins sous-maire, ce serait insultant, plutôt maire prime (maire') comme on le dirait en mathématiques. Il était très populaire, très aimé et sans doute détesté par quelques-uns qui n'étaient pas de son bord (communiste) et qu'il n'avait pas aidés, disons-le gentiment, pour l'obtention d'un permis ou le règlement d'un litige. Bien plus aimé que détesté cependant, sa tombe est toujours couverte de fleurs, treize ans après sa mort. Il faut dire qu'ils sont neuf à occuper le caveau, le premier à gauche en entrant, le premier de la première terrasse du cimetière qu'il a voulu pour tous ceux du quartier, de son bord ou pas, le premier, et c'est justice, le premier caveau recouvert de granit dont je ne saurais dire s'il est Rose de la Clarté, Madras, Bahama Blue, Silver Grey ou Multicolor, qualités de granit qui

évoquent plus la plage que la dalle funéraire à laquelle elles sont généralement destinées, tellement couverte de fleurs que j'ai du mal à voir son nom à lui, gravé comme les neuf autres sur une plaque de côté qui fait penser à la rambarde d'un lit d'enfant, cependant que la stèle est vierge de tout nom, et ornée de la seule et grande gravure blanche d'un rameau d'olivier, tellement couverte de fleurs que j'approche une chaise en plastique qui traînait dans l'allée, et, debout sur elle, je devine par-dessus les fleurs le premier nom de la liste, tout en bas, le premier ou le dernier comme on voudra (considération terre à terre, mais qui nous remet en mémoire que les derniers seront les premiers et vice versa), Gabriel Benevento dit Gaby, 1928-1998, j'ai du mal à lire, je ne vois pas bien sa photo couleur en pied dans un médaillon de porcelaine ovale, Gaby jouant de l'accordéon, Gaby le bien aimé, le bon vivant, le président du comité des fêtes. Au-dessus de son nom, il y a deux noms de femme, et c'est justice aussi, il a beaucoup aimé les femmes, ses grand-mère et mère peut-être bien, Ernestine Benevento, née Grigani, 1879-1949, Sylvia Benevento née Bertaina, 1905-1956, une belle femme, plantureuse, si on en croit la photo. Bertaina, c'est le nom de jeune fille de ma tante Odette, la femme de René, le frère aîné de ma mère, nés tous deux, Odette et René, mes tante et oncle, à Ugine en Savoie où ils vivent toujours.

C'est aussi la cheville, minuscule, presque invisible,

mais la cheville tout de même, cheville bien tournée de Sylvia et d'Odette qui fut aussi très belle, de ce qui me conduit près de la tombe de Gabriel Benevento au cimetière dont il a voulu la construction et où toute sa famille a été réinhumée (après avoir été exhumée du cimetière, pas loin, où elle se trouvait, les restes des corps recueillis dans des cercueils de réduction, c'est ainsi qu'en se serrant, en se serrant comme jamais, on peut tenir à neuf dans un caveau de deux mètres superficiels) et où mon père repose aussi, lui qui se pensait si loin des Bertaina, de la famille de Savoie qu'il quitte définitivement en 1958 pour le sud de la France, la région de Nice, Sud qui l'a ébloui en Algérie où on l'avait envoyé pour faire la guerre qui ne disait pas son nom, Sud qui l'a ébloui en Algérie malgré tout, au point qu'il caressa l'idée, un temps, de diriger une laiterie à Alger, Sud qu'il choisit contre l'avis de sa famille, contre la Savoie, contre l'abondance qui est aussi le nom de la race des petites vaches savoyardes, contre l'abondance du blanc, lait ou neige, contre ce blanc auquel il préféra le blanc plus abstrait de la lumière, le blanc intouchable, aveuglant, terrible, de la lumière du Sud.

Mon oncle avait épousé une des nombreuses filles Bertaina, quelquefois il était question des Bertaina, c'est un nom qui m'est familier et que, dans l'enfance, j'entendais en Savoie où on retournait l'été, et il était question de choses sombres, très sombres, on chuchotait,

Les draps du peintre
Seuil, coll. « Fiction & Cie », 2008

La scène
Seuil, coll. « Fiction & Cie », 2010

Je vais faire un tour
Créaphis éditions et Fondation Facim, 2010

Une femme drôle
Éditions de l'Olivier, 2010

Des pétales dans la bouche
livret
Seuil, coll. « Fiction & Cie », 2011

Dans la route
Seuil, coll. « Fiction & Cie », 2012

Vallotton est inadmissible
Seuil, coll. « Fiction & Cie », 2013

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : FIRMIN-DIDOT À MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2014, N° 112564 (00000)
Imprimé en France